

La

# Revue Française

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

## Hebdomadaire illustrée

Directeur: ANTOINE REDIER

Bureaux: 17, RUE CASSETTE, PARIS Téléphone: 703-47

et MAISON ALFRED MAME & FILS à TOURS

### Sommaire

## LES FOURRURES

Par Henri LAVEDAN

de l'Académie française

Courrier de Paris. . . . .	<i>Antoine Redier</i>
Actualités et Souvenirs . . . . .	<i>Furet</i>
La Vie littéraire. . . . .	<i>Firmin Roz</i>
M <sup>me</sup> de Sévigné et la Bretagne. . . . .	<i>Léon Gosset</i>
Déménagements de ministres. . . . .	<i>Rastignac</i>
Les Rêves de Moumoutte (Nouvelle). . . . .	<i>Léon Bocquet</i>
Le Massacre des ponts de Paris . . . . .	<i>Georges Pécoul</i>
Poésies à dire :	
Les Corneilles. . . . .	<i>François Fabié</i>
Sol natal . . . . .	<i>Jean Barancy</i>
Princesses en exil. . . . .	<i>Jean Renault</i>
Les Tempêtes dans la littérature . . . . .	<i>Arède Barine</i>
Après l'abandon de la revanche . . . . .	<i>Juliette Adam</i>
Sainte Geneviève des Ardents . . . . .	<i>Jean Bailleul</i>
Requête à un marchand de pianos . . . . .	<i>George Auriol</i>
Autour du foyer. . . . .	<i>Tante Marguerite</i>
Jim, l'Homme du treuil (Roman) . . . . .	<i>W. Hornung</i>
	<i>Traduit par F. de Gail</i>
A travers la Science & l'Industrie . . . . .	<i>F. M.</i>
La Politique . . . . .	<i>J. du Pontcray</i>

Nombreuses reproductions [de fresques, tableaux, aquarelles  
et gravures anciennes. — Photographies d'actualité.

France et Belgique:  
Un an, fr. 10 Six mois, fr. 5.50

Le N°  
**0.25**  
centimes

Étranger: Le numéro, fr. 0.30  
Un an, fr. 13.50 Six mois, fr. 7

BELGIQUE Dépôt général et bureaux Bruxelles, 6, rue d'Assaut (Bibliothèque choisie) Téléphone : 621.

ALSACE-LORRAINE ET ÉTRANGER : Strasbourg, Librairie Noiriol (F. Staat, successeur). — Colmar, Huffel et Jung. — Mulhouse Lambert. — Budapest, Grill — Naples, Roberto, Masoli. — Prague, Librairie Topic. — Barcelone L. Castegnier.

## CONTES ET NOUVELLES

## Les Rêves de Moumoutte

+ + +

Assise au milieu de la plus large rose rouge épanouie au tapis de la salle à manger, la queue bien ramenée en demi-cercle sur le devant de ses pattes jointes, Moumoutte lustrait, à droite et à gauche, le poil soyeux de sa robe cendrée.

Moumoutte n'était pas une chatte ordinaire. Sa fourrure uniformément était grise, du gris bleuté des toits d'ardoise fraîchement lavés par les pluies, d'un gris changeant comme la gorge des pigeons-paons, d'un gris harmonieux et doux semblable à celui des horizons flamands lorsque les premières brumes montent vers la lune naissante, au crépuscule. Cette teinte à l'extrémité des pattes s'atténuait en nuances plus pâles et sur le nez on aurait surpris une imperceptible tache blanche. Quand le soleil, à travers les stores baissés, caressait d'une longue écharpe lumineuse l'élégance souple de Moumoutte, la robe cendrée prenait des tons mouvants de vieille moire. Elle avait alors de brusques reflets violets tels qu'on en voit aux tiges des ajoncs dans les sables du bord de la mer, à la pleine chaleur d'un beau midi d'été. Il en était venu à Moumoutte une grande considération. Elle s'en rendait un peu compte à en juger par la manie qu'elle affectait d'aller s'étendre pour dormir dans la poussière d'or tenu que les rais du soleil filtrent par le demi-jour des persiennes closes. Au réveil, c'était avec une satisfaction coquette que Moumoutte lustrait sa robe rare du bout délicat de sa langue rose, à petits coups rapides et gracieux.

Ayant de la sorte lissé et verni son poil sur le dos, aux épaules et sous le ventre, Moumoutte, ce jour-là, déranger sa pose minutieuse et, soupçonnant que le temps allait changer et que les pluies étaient proches, passa alternativement l'une et l'autre de ses pattes sur l'une et l'autre de ses oreilles, courbant un peu la tête, d'un geste égal et entendu.

Ce soin donné à sa toilette, Moumoutte se leva tout à fait, arquas les reins, bâilla trois fois et s'étira d'ennui.

\* \*

Moumoutte n'était pas heureuse. Elle se souvenait d'un grand jardin clos de murs, à la campagne, quand sa vie s'ébattait autrefois en liberté. La maison était vaste et spacieuse et un large perron de pierre où il faisait bon s'asseoir, aux heures tièdes de la journée, menait aux allées sinuées à travers la pelouse.

Une épine rose, près de la porte, avait l'air d'un gros bouquet de bienvenue; des branches de faux-ébéniers, lourdes et inclinées sous les grappes jaunes, penchaient si bas et si près des fenêtres qu'on pouvait, avec précaution, le long de ce chemin mouvant de verdure et d'or, pénétrer dans les chambres et reposer au calme, parmi les édredons moelleux étalés sur les lits. Et on respirait de là, au printemps, la lointaine odeur des lilas aux involucres trempés de mauve, le capiteux parfum des seryngas aux capsules de nacre.

Surtout, on entendait le musical bruissement que faisaient les hauts peupliers dont les feuilles tendres et miroitantes semblaient verser du vert liquide dans l'heure ensoleillée.

Moumoutte se souvenait aussi de molles siestes vautreées dans les herbes profondes. Des criquets et des sauterelles, au jeu de leurs endiablés tambourins menaient, de tige en tige, une étourdissante farandole. De petites rainettes sauteuses glissaient furtives entre les feuilles des larges plantains. D'un bond nerveux et maladroit, elles détendaient l'arc ramassé de leurs pattes gluantes et vertes, agitant d'un frisson soudain la torpeur pâmée de la pelouse. Puis, l'immobilité chaude du gazon recommençait, animée seulement du vol poupre d'un papillon sur les pissenlits et les chicorées sauvages ou du bourdonnement ronflant et monotone de grosses mouches bleues dont les ailes d'acier transparent luisaient, en tournoyant, pareilles à des éclats de verre. De temps à autre, vers les rainettes aventureuses, vers les criquets insupportables et vers les mouches fati-

gantes, Moumoutte, d'un mouvement machinal, sans se donner la peine d'entr'ouvrir ses longs yeux clos de béatitude, allongeait une patte, une autre, insoucieuse d'une proie, afin d'apeurer seulement ce qui dérangeait son rêve.

Certains après-midi que l'herbe disparaissait sous les mouchoirs, les serviettes et les draps étendus qui séchaient et se parfumaient de saine odeur rustique, Moumoutte éprouvait un délicat plaisir à s'accroupir parmi les linges frais, hypnotisant ses prunelles agrandies sur l'éblouissement des toiles au soleil. Ou bien elle grimpaît se tapir à la crête basse et moussue d'une vieille muraille qui séparait cour et jardin. Des giroflées sauvages et des mulliers blonds poussés entre les briques disjointes embaumaient son sommeil d'une atmosphère musquée. Et l'escarpolette légère des branches remuées par le vent, lentement, lentement, balançait vers le mur de l'ombre et de la fraîcheur. Dans le va-et-vient ajouré des feuilles, une libellule parfois s'égarait, un lézard de bronze frétillait, étourdi, tout près, tout près. Moumoutte en somnolence dédaignait même de les effrayer.

Tout à coup, les volubilis multicolores serpentant au vieux pin

qui soutenait le fil de la sonnette se fermaient comme des yeux, dans les plates-bandes; au contraire, les belles-de-nuit ouvraient, urnes de frêle argile, leurs cloches dorées. La servante tassait dans une corbeille d'osier les linges maintenant aromatisés. Les poules, lassées de caqueter, se faisaient des politesses et des révérences, là-bas, avant de se percher sur l'échelle du poulailler et, avant de se coucher inspectaient, d'un air entendu, l'horizon rose et vert où mourait le soleil. Alors Moumoutte dévalait de la muraille. Des gouttelettes mouillaient les pâquerettes, les roses et les œillets comme si du ciel reposé, une invisible pluie était soudain descendue. Le parfum humide des fleurs était plus délicieux à respirer. Mais Moumoutte ne s'attardait plus. Haussant le corps, bombant le dos, avec des mines circonspectes de vieille demoiselle surprise en bottines de satin par un temps d'orage, elle revenait, soigneuse à ne se point salir, longeant les buis en bordure.

Une bonne chaleur sortait de la cuisine entrouverte. La flamme haute des bûches qui flambaient sous la crémaillère historiait de dessins fabuleux et de silhouettes féeriques le décor rouge et noir de la cheminée. Le grand fauteuil



MOUMOUTTE N'ÉTAIT PAS HEUREUSE...

antique de paille tressée tendait bienveillamment ses bras un peu fléchis d'ajoul, ses bras où tant de mains souffrantes et décharnées s'étaient agrippées dans l'effort de la chair fatiguée et lourde à lever, dans l'effort de se cramponner encore quelques minutes à la vie qui s'en va. Depuis tant d'années, il était là, au coin du feu, à attendre les vieillards que le soir rend frileux et que l'automne immobilise dans l'inaction des jours qui finissent trop vite.

Moumoutte s'installait sans façon, comme si cette place vide lui avait été depuis toujours préparée. Là, prévoyante, la vieille bonne laissait, pour d'heureuses paresseuses, trainer quelque coussin qui faisait une couche choisie. Les yeux fermés aux distractions, la chatte se plaisait à écouter la familière chanson de l'eau dans les bouilloires et, gagnée bientôt à la tranquillité persuasive et quotidienne du logis, à son four, d'aise et de bien-être, elle ronronnait longuement.

..

Un jour tout cela avait fini! Moumoutte gardait en sa mémoire les détails d'un pénible voyage : enfermée dans un panier de jonc, elle avait été cahotée une heure durant. Elle avait eu beau se révolter, se fâcher, griffer, furieuse, le treillis ajouré de sa prison : le couvercle soliment maintenu par des licelles avait résisté. Comprenant toute tentative d'évasion impossible, anéantie de honte, Moumoutte s'était calmée ; elle avait conclu à l'ingratitude humaine et songé à l'amère dérision du bonheur.

Elle s'était retrouvée enfin dans une maison inconnue, parmi des figures nouvelles qu'elle regardait avec réserve et défiance. Pendant plusieurs jours, elle avait connu l'horreur de la captivité dans un « débarrassoir ». Elle avait gémi à la pensée obsédante des jardins et des libres espaces. Elle avait cru mourir de solitude et de regrets. Mais, on s'était si bien appliqué à l'appriivoiser avec des gâteries, du lait chaud et sucré et des caresses qu'au bout d'une semaine dans l'attente d'un sort meilleur, elle avait peu à peu consenti à essayer de se résigner. Une autre existence avait commencé.

Moumoutte avait repris goût à la chère habitude des câlineries et des frôlements. Des mains étrangères avaient, comme autrefois, lissé sa fourrure avec douceur et amitié. Une enfant surtout, de ses doigts menus et potelés avait mis tant d'insistance à se faire aimer qu'une camaraderie réciproque les avait unies de bonne heure. Ensemble, elles s'étaient diverties à des jeux puérils : courir après une balle ou une bille et les rattraper lestement d'un geste adroit où Moumoutte excellait, quand balle ou bille roulaient sous les meubles. Ensemble, elles avaient dévidé de longs réseaux de laine multicolore ou des bobines de fil blanc. Et quelquefois, reprise tout à fait par sa gaieté coutumière, Moumoutte, afin d'amuser la fillette, tournait en rond, longtemps, comme une toupie, tournait, tournait, simulait l'irrésistible envie de saisir entre ses pattes le panache vertigineux de sa queue. On avait, à cause de tout cela, permis à la chatte bien des caprices et bien des fantaisies. On lui laissait loisir maintenant d'aller et de venir à travers la maison, d'avancer à pas hiératiques sur la corniche du buffet de la salle à manger entre les roses peintes des assiettes anciennes ou de se poser, révérente et solennelle, à côté du Bouddha de bronze qui souriait béatement trônant sur un lotus au centre de la cheminée. Même on lui avait accordé l'inappréciable faveur de s'asseoir, chaque midi, bien sagement à table, sur le bout de la nappe, et le soir d'occuper la chaise haute laissée vide par l'enfant endormie.

Ainsi passèrent l'automne pluvieux qui tambourinait aux vitres en pleurs de la véranda et l'hiver morose qui encauchonnait de neige les toits pointus et les pignons à redents des toits d'en face. Contre une fenêtre, la petite fille et son amie restaient des heures à regarder la pluie sautiller sur les pavés de la rue ou les passants se hâter rapides dans le froid. Quand tombait le soir, Moumoutte s'étirait, puis grimpait dans le bureau. Elle affectionnait particulièrement cette pièce retirée dont les murs tapissés de livres incitaient à la quiétude et aux méditations. Elle se pelotonnait sur le fauteuil, bien roulée en boule et songeait...

Le grand jardin inoubliable et son bourdonnement évoquaient leurs mirages. Elle imaginait les nuits translucides et bleues, les nuits de clairs de lune et les romanesques promenades par les rues désertes ou sur le zinc brillant des toitures.

Ah ! les promenades au clair de lune ! Dans l'ombre, on voyait briller, à ce souvenir, les amandes phosphorescentes des beaux yeux en langueur. Et Moumoutte regardait longtemps vers le passé d'un regard magnétique, irrésistible et triste.

..

Le lendemain d'un soir de mars finissant que Moumoutte avait rêvé avec plus d'amertume aux belles journées évanouies, elle se sentit au réveil l'âme encore lourde de mélancolie et de désirs. Elle dédaigna le bol de lait crémeux qu'on lui avait préparé ; elle négligea de s'arrêter dans la salle à manger, de regarder au fond de l'eau de la glace embrumée les chardons bleus, les potiches, le Bouddha de bronze et les roses des assiettes peintes, plus floues d'être reflétées et comme défaillantes. Seulement, comme l'enfant était à déjeuner devant la table et appelait, Moumoutte grimpa d'un bond sur le dossier de la haute chaise. Délicatement, elle mit ses pattes de velours sur l'épaule droite de la fillette et, doucement, avec une insistance mélancolique, elle frôla en ondulant, les cheveux d'or fluide, la tête posée contre la figure de sa petite amie. Et cette caresse était plus lente, plus chatouilleuse, plus amicale que les précédentes. L'enfant se retourna, baisa la tête plate qui s'offrait, et la chatte ondula plus gracieuse et calme, d'avoir lu, jusqu'au fond des yeux qui lui souriaient, une pensée fraternelle. Alors, d'un saut, en étouffant une plainte brève qui ressemblait à un sanglot contenu, Moumoutte fut à terre. Elle était triste et voulait, dans la solitude du bureau, continuer sa chère rêverie de la veille.

On avait ouvert l'unique fenêtre au levant. Il faisait un matin pur et clair, réverbéré sur le haut mur blanc de la cour. Au lieu de s'installer à la place habituelle, Moumoutte s'avança sur la table et, de là, sur le rebord de la croisée. En dessous, s'épalaient les carreaux ternis de buée et de suie de la véranda, au travers desquels se dessinaient, en ombres falotes, les choses et les gens. A côté, se rétrécissait le boyau de la cour exigüe et les bras maigres et fatigués d'une vigne malingre escaladaient avec peine vers la lumière. Puis, là-haut, très loin, inaccessible et comme inespéré, on découvrait un morceau de pâle ciel bleu. Descendu des balcons aériens, comme une corde lumineuse balancée contre l'appui de fer forgé, un rayon s'était arrêté sur le marbre qu'il rendait tiède.

Moumoutte avança encore, si près, si près du rebord, qu'un instant elle trembla comme une barque chavirée. Elle s'allongea. La douce chaleur pénétrait le petit corps douillet et allumait de rapides étincelles électriques la moire des poils cendrés de sa pelisse.

Moumoutte se coucha tout à fait, étendit une patte, puis une autre et parut dormir. Soudain une volupté inconnue circula dans son sang. Le marbre sous elle semblait mollir et fondre. Elle leva la tête du côté d'où venait l'intensité de la chaleur ; le ciel se fleurissait de roses, une splendeur tombait comme une imperceptible pluie de lumière sur les toits transfigurés et sur les gouttières où pépiaient des moineaux bruyants. Des fumées diaphanes s'évanouissaient après avoir formé des auréoles dans l'azur épanoui. Une musique, lointaine et jolie, chantait dans l'air ému et traversé d'un soupçon de violettes, d'aubépines et de lilas ! Oh ! les heures émerveillées dans le profond jardin d'ombre, d'herbes et de fleurs ! Et Moumoutte ferma sur sa vision ses longs yeux éblouis.

Un grand vertige d'or passa sous ses paupières ; elle sentit affluer en elle dans un tourbillonnement mystérieux l'infini des désirs et la langueur cachée du printemps. Et, tandis qu'un soubresaut, léger comme un frisson de vent au bord des feuilles, agitait son souple corps étendu, sa petite âme, obscure et nostalgique, monta dans le soleil...